

"Un projet de collectif des associations musulmanes..."

Entretien avec M. LAOUAR, président de l'ACMG (Association Culturelle des Musulmans de Grenoble)

Propos recueillis par Michèle MONTEILLER et Abdellatif CHAOUITE

Ecarts d'Identité : Monsieur laouar, en quelle année êtes-vous arrivé à Grenoble ?

M. LAOUAR : Je suis arrivé ici en 1956, directement du nord constantinois à la rue Très Cloîtres. J'avais un cousin qui tenait ici un commerce. Il doit y avoir au moins 70% des algériens ici qui sont venus du Constantinois de l'époque.

E.d'I. : Comment expliquez-vous ce lien privilégié entre le Constantinois et l'agglomération de Grenoble ?

M.L. : Le problème est simple, le constantinois était un des départements les plus pauvres d'Algérie avec la Kabylie, ce qui fait que les premiers mouvements d'émigration sont partis de là-bas. Lorsqu'un gars d'un quartier ou d'une famille s'installait à Grenoble par exemple, automatiquement il envoyait l'adresse et d'autres suivaient. C'est comme ça que l'on peut compter d'un même *douar* ou d'une même *dechra* 30 ou 40 personnes.

E.d'I. : Ces regroupements se sont constitués parce que le travail se trouvait facilement à l'époque ?

M.L. : Pas vraiment, parce que dans les années 50 à 53, c'était très difficile. Il y avait des gens qui non seulement ne trouvaient pas de tra-

vail, mais ne trouvaient pas où dormir. A ce moment-là il y avait des immigrés algériens qui dormaient dans les grottes périphériques. Il faut dire qu'à cette époque-là, la société donnait une image de l'Algérien comme si c'était un animal ! Donc, on avait peur d'embaucher un Algérien. Le grand mouvement des arrivées et du travail, c'est à partir de 56. A partir de cette date, des Algériens commençaient à ouvrir des cafés dans la rue Très Cloîtres. En 56, il y avait, de la place Notre Dame à la rue de l'Alma, au moins une dizaine de cafés-restaurants tenus par des Algériens. C'était aussi des dortoirs bien sûr. Les nouveaux arrivants débarquaient là, on les prenait en charge et on les aidait à trouver un travail... Mais il y avait aussi dans le quartier des commerces qui étaient tenus par des Italiens et des Français : une boucherie chevaline, un cycliste, des magasins d'alimentation...

E.d'I. : Où trouvait-on du travail à ce moment-là ?

M.L. : Dans le bâtiment surtout, mais aussi les barrages et bien sûr à la Viscose. Il faut dire que c'était le genre de travail que les français n'aimaient pas.

E.d'I. : Comment se posait la ques-

tion de l'Islam à l'époque ?

M.L. : A cette époque, c'était le mouvement de la lutte pour la libération du pays qui était important, on n'avait pas le temps de s'occuper d'une salle de prière. L'objectif du Front de Libération était d'organiser la communauté algérienne. Mais tout Algérien, lorsqu'il intégrait le FLN, l'intégrait avec la foi en Dieu. C'était le «Jihad fi sabilillah» (*NDLR : le combat dans la voie de Dieu*) comme on disait à l'époque. Quand j'étais jeune, je m'étais engagé bien sûr, mais c'était en tant que combattant de l'Islam. Avant de dire le FLN, on disait le Jihad. Le Moujahid, le combattant, combat pour Dieu. C'était très imbriqué. Moi, j'étais responsable du FLN à l'époque et c'était le FLN qui interdisait l'alcool, la cigarette, les endroits malfamés... Il y avait beaucoup de directives que les Algériens étaient obligés de suivre et ces directives émanaient de l'Islam. L'Islam était présent de cette manière-là. Il faut voir qu'à l'époque, le gars travaillait ses 8 ou 9 h, il rentrait, se changeait et travaillait pour la cause jusqu'à 10 ou 11 h du soir, dans la surveillance du quartier, la prise en charge des nouveaux arrivants...

E.d'I. : Et au moment de l'indépendance, quelle était l'ambiance

dans le quartier ?

M.L. : Moi, j'ai été arrêté le 9 avril 1959, place Notre Dame. Et j'ai été libéré après, en Algérie. En 1962, il y avait dans les têtes l'idée de retourner en Algérie. Mais malheureusement, les choses ne se sont pas passés comme on le souhaitait. Le rêve s'est brisé... L'unité s'est peu à peu détériorée ici, suite aux divisions entre clans. Bien sûr, après, il y avait l'activité de l'Amicale des Algériens qui était née, et aussi le FFS, le PRS... Mais il n'empêche... Les frères de combat étaient devenus des adversaires.

E.d'I. : Et l'Islam n'a pas joué à ce moment-là un rôle fédérateur au-delà de ces divisions...

M.L. : Les divisions étaient politiques mais l'Islam restait l'identité commune. Quand j'étais en prison déjà, à la prison Saint Joseph, au 22 rue de Strasbourg, les prisonniers politiques algériens, nous faisons tous la prière et le Ramadan. Et les autorités étaient au courant... Après l'indépendance, il a fallu attendre la construction du foyer de l'ODTI, pour avoir, en 73, un lieu de prière. A cette époque, j'étais à l'ADCFA, et l'ADCFA avait contribué à la création du foyer et on avait le projet de la création d'une salle de prière. C'est comme ça qu'une salle de prière a été créée, grâce à Monsieur Dubedout. Et l'Islam sortait comme ça d'une sorte de clandestinité dans laquelle il était. Et au début, on a

commencé avec un tout petit groupe qui fréquentait cette salle, 10 ou 12 personnes. Et petit à petit, les gens venaient. A un moment, on était nombreux mais on ne ressentait pas le besoin de créer une association parce qu'on était très bien organisés comme ça. Mais en parallèle, dans le quartier, il y avait



énormément de bars où ceux qui buvaient le faisaient. Pour la majorité, l'Islam était quelque chose de lointain. Il faut dire qu'à cette époque il y avait encore à peu près 90% d'hommes seuls. Le regroupement familial est plus récent, à partir de 80. Mais ceci dit, à partir de l'ouverture de cette salle de prière, les gens ont commencé à penser. Ce qui a fait se développer à nouveau l'Islam à Grenoble, c'est le fait qu'en

Algérie même, on avait commencé à construire des mosquées dans tous les coins. Ce qui fait que les gens qui partaient d'ici en vacances, ils étaient invités là-bas à aller prier dans les mosquées. A leur retour ici, ils ont commencé à réfléchir. C'est comme ça qu'on a commencé à voir venir plus de gens. En même

temps il y a eu d'autres petites salles de prières dans d'autres foyers de Seyssinet, de Saint Martin d'Hères... L'Islam a commencé à se développer, mais c'est la salle de l'ODTI qui était considérée comme la mosquée. Il y avait des Libanais qui venaient, des Egyptiens... Du coup, la salle devenait petite et j'ai posé le problème au directeur du foyer de l'époque. En même temps, l'idée de la construction d'une vraie mosquée à Grenoble commençait à être dans nos têtes. On avait fait tout un travail à la fois de recherche d'un lieu, on avait pensé à La Poudrière, et proposé des plans d'une mosquée à la Mairie, ça devait être en 79. Malheureusement, ça a été refusé... Par la suite, les gens se sont organisés en Association Culturelle des

Musulmans de l'Isère pour acheter à Saint Martin d'Hères ce qui est devenu la mosquée Omar Ibn El Khatab dans les années 81-82. Il y a donc eu Grenoble, puis Saint Martin d'Hères. Mais à Grenoble, il nous fallait une salle plus grande. On s'est réuni et on s'est décidés pour le grand local de Saint Bruno. Là, l'Islam a continué à se développer, on avait des prêches réguliers, un imam qui était là tout le temps,

qui donnait des leçons... Du coup, petit à petit chaque quartier a commencé à lutter pour avoir une salle de prière sur place. Après, la salle de Saint Bruno a été revendue et on a acheté à la rue des Trembles (Villeneuve). La communauté musulmane a participé activement et matériellement pour construire une grande mosquée. Par la suite, ça a fait tache d'huile ailleurs, par exemple le Cinquante, les Baladins, Echirolles, Pont de Claix, Fontaine, Seyssinet... L'islam s'est ainsi développé dans Grenoble, l'agglomération et dans tout le département.

E.d'I. : Ces lieux et ce développement se sont faits d'une manière fédérée ou ce sont des mouvements différents les uns des autres ?

M.L. : Il n'y a pas vraiment de mouvements différents. Il y a des idées différentes bien sûr mais la majorité des responsables des lieux du culte actuellement sont des maghrébins. Les Turcs ont leurs lieux à eux. Le reste ne les intéresse pas trop. Ils peuvent venir, ils peuvent donner un coup de main mais les idées sont différentes quand même. Il y a bien sûr, au niveau national, des courants différents : la Fédération des Musulmans de France, l'Organisation des Associations Islamiques de France, l'Institut de Paris..., mais je suis toujours parti du principe qu'il y a un travail local à faire. Il n'empêche que, localement, il y a un travail qui se fait, il y a des rencontres, mais rien d'officiel pour l'instant. Il faut aller doucement. Il y a maintenant le projet de créer un collectif des associations musulmanes de Grenoble et de l'agglomération.

E.d'I. : Et les jeunes ? Est-ce que dans ce développement que vous

avez décrit, les jeunes ont-ils trouvé leur place ?

M.L. : Il y a beaucoup de jeunes qui pratiquent l'islam. Il y en a dans toutes les salles de prière. A partir des années 80, il y a eu une cellule des étudiants, l'association des étudiants musulmans de France. Elle a fait énormément de travail. Parmi eux, il y a des étudiants de toutes origines. Ils ont joué un rôle très important. Mais c'est dans les années 90, qu'on a commencé à voir arriver beaucoup de jeunes. Nous avons des jeunes au Conseil d'Administration par exemple. Les prières du vendredi, pour la moitié, ce sont des jeunes qui viennent.

E.d'I. : Est-ce que cela veut dire que la communauté musulmane est aujourd'hui bien organisée autour de la transmission de sa religion et de sa pratique aux nouvelles générations ?

M.L. : Dans tous les lieux de culte, il y a des cours d'arabe. Et en même temps, nous leur expliquons ce que veut dire Dieu, les formules qu'on utilise dans le quotidien... Ce n'est pas un cours de pratique de la religion, mais une sorte de petite initiation. Car il faut quand même rappeler un problème : il y a aujourd'hui beaucoup de jeunes francophones qui ne connaissent pas l'arabe. Alors, maintenant, dans certains lieux de culte, on essaye de faire la traduction de la prière du vendredi. On est obligé de faire le prêche en arabe, mais à la fin, l'imam explique en français ce que cela veut dire. Ce n'était pas évident à faire passer auprès de certains anciens, mais c'est une nécessité et on essaye d'avancer. Il y a aussi aujourd'hui des conférences... Je pense qu'il y a une bonne relève du côté des jeunes.

E.d'I. : Dans cette évolution de l'islam dans l'agglomération, comment ont évolué la question de l'enterrement et celle des lieux de sépulture ?

M.L. : C'est feu Abdelkader qui avait eu l'idée d'une association des cimetières musulmans en Isère. Il y avait déjà un carré musulman à Vienne et il souhaitait en créer un ici. On s'est donc mis au travail, on a créé une association et travaillé avec les autorités qui nous ont promis la création d'un carré. L'idée s'est développée dans le sens de créer trois carrés, un à Poisat, un pour les Juifs, un pour les Musulmans et un pour les Chrétiens. Cela n'a pas été facile bien sûr, il y avait beaucoup de réticences, mais on a atteint notre objectif car on a milité pour que la loi concernant les carrés musulmans dans les communes, qui était sortie entre temps, soit appliquée. Cela a duré quand même 8 à 9 ans pour avoir ce carré. Quand ils nous l'ont accordé, ils avaient peur qu'il reste vide, mais en fait beaucoup de gens ont souhaité enterrer leurs morts ici et ce carré a été comblé. Ils nous ont donc donné un autre carré. L'idée de se faire enterrer ici est maintenant banale. C'est comme l'histoire de la nationalité française, il y a vingt ans en arrière, on criait à la catastrophe, aujourd'hui c'est devenu quelque chose de normal. Les nouvelles générations souhaitent enterrer les leurs ici et cela se comprend.